

**Sébastien Cliche**

---

SURVEILLANCE

## PARC

J'étais assis sur un banc au centre du parc. De cette position, j'avais l'impression de pouvoir absorber un maximum d'information. J'observais les passants qui circulaient, soit par le sentier de gauche, soit par celui de droite. Je pouvais deviner à la cadence de leur pas s'ils venaient passer du temps au parc ou s'ils allaient seulement le traverser pour rejoindre un autre point dans la ville.

Malgré la grande diversité de gens qui entraient ou sortaient par ces deux sentiers, j'ai remarqué certaines constantes. Des schémas commençaient à se mettre en place malgré moi. Cette analyse allait au-delà de l'étude statistique et révélait plutôt un ordre qui précédait la venue des passants. Peut-être que ces modèles étaient déjà là dans mon subconscient avant même mon arrivée au parc? Était-ce possible que je les superpose à une situation qui était au fond purement aléatoire?

Je ne sais pas comment j'ai pu m'endormir. À quel moment les modèles mathématiques ont-ils pris le contrôle sur la réalité pour m'amener ailleurs, dans un niveau de conscience inférieur? Quoi qu'il en soit, j'ai été réveillé par quelque chose qui touchait mon pied. Mes yeux se sont ouverts par petits clignements successifs. C'était bien un autre pied qui touchait le mien, qui lui donnait de petits coups. Puis, une voix s'est fait entendre. Je me suis rapidement redressé pour voir la tête qui était au bout de ce corps attaché à ce pied.

« Circulez, circulez! » disait la bouche d'un homme vêtu d'une veste pare-balle. Le reste de son visage était flou, ou plutôt impersonnel, comme un portrait-robot. J'ai alors pensé au visage comme à un ensemble de données assemblées par un algorithme puissant pouvant générer un nombre infini de combinaisons. Je n'entendais plus rien, mais je voyais la bouche qui continuait de s'ouvrir et de se refermer dans une séquence de formes variées. Les sourcils aussi bougeaient et le bras droit traçait des mouvements circulaires. Tout au bout de l'autre bras, il y avait une main dont l'un des doigts pointait vers la sortie du parc.

# MEUTE

Le soleil se couche. Pour être exact, je dirais plutôt que la nuit tombe, parce que le soleil, ça fait plus d'une semaine qu'on ne l'a pas vu. Le petit groupe s'arrête dans un parc où d'autres, comme nous, ont choisi de s'établir pour la nuit.

Nous nous installons près d'un arbre. Ce n'est pas comme s'il allait nous protéger de quoi que ce soit, mais c'est un point fixe qui nous convainc que nous n'avancions plus. Un repère pour l'immobilité. Chacun se fait un coin, peu de paroles sont échangées.

Je m'assois pour prendre une gorgée d'eau et, aussitôt la bouteille remise dans mon sac, je commence à somnoler. Mes yeux se ferment et je glisse lentement vers l'intérieur. Cette plongée est interrompue par d'erratiques pulsions de survie. Je relève alors la tête dans un sursaut pour observer le groupe dont je fais partie. Certains discutent à voix basse, tandis que d'autres, comme moi, cherchent un peu de silence.

Qui sont ces gens? Comment en sommes-nous venus à former cette meute? Pour l'instant, les jeux de pouvoir sont plutôt discrets. Malgré la présence de quelques têtes fortes, personne ne s'est encore imposé comme le « mâle alpha ». Cette hiérarchie molle est agréable, mais il serait naïf de croire qu'elle saura durer. Quoi qu'il en soit, je ne réclamerai certainement pas un rôle d'autorité. Au mieux, je peux exercer un ascendant moral, être celui dont on admire le sens de la justice. Je songe à mon poids moral. Quel est-il exactement? Mes paupières tombent, de petits rideaux qui marquent la fin du premier acte.

Nouvelle remontée. Cette fois-ci, j'ai dû dormir beaucoup plus longtemps. L'atmosphère dans le parc est plus calme; on entend de la musique, de petits feux ont été allumés ici et là. Au sein de la meute, tout le monde semble dormir. Je pourrais très bien me lever en silence et partir. Je commencerais par me mettre debout pour observer la réaction des autres. Dans l'indifférence, je prendrais mon sac et je quitterais les lieux. Ce que je ne ferai pas. L'idée a vite fait de me foutre la trouille. Où irais-je? Les autres sont peut-être aussi désorientés que moi, mais à plusieurs, on ne se sent jamais tout à fait perdu. Cette fois-ci, je m'allonge et je m'enfonce sans résistance dans un sommeil encore plus profond.

Au réveil, je perçois quelque chose de radicalement différent, une luminosité plus puissante et plus chaude qui traverse le feuillage. Encouragé, je me redresse, mais en regardant autour de moi, je réalise que je suis seul. Je saute sur mes pieds, fais le tour de l'arbre. Rien. Je n'y crois pas. Je me lance alors dans une tournée du parc, scrutant à distance les autres groupes. Les membres de mon clan ont-ils décidé de fusionner avec une autre bande? Mon regard revient toujours se poser sur l'arbre, comme s'ils allaient réapparaître, comme si je n'avais pas bien vu la première fois.

Peu à peu, l'évidence s'impose, intransigeante. Je repense à mes réflexions de la veille. Non, je ne suis pas celui qui part, mais bien celui qu'on abandonne. Pourquoi? Ça faisait un peu plus d'une semaine que je m'étais joint à eux et, depuis, deux autres étaient venus augmenter les rangs. Je n'étais donc pas le dernier arrivé. Pourtant, il semble qu'on m'a jugé indésirable, ou de manière plus pragmatique, inutile à la survie de la meute.

Pouvait-on se méfier de moi? Qui a pris cette décision? En ont-ils discuté ou cela s'est-il fait spontanément? Ils se sont levés en silence, ont pris leurs sacs et sont partis en me laissant derrière. Parce que je dormais? Toutes ces possibilités se bousculent sans que j'arrive à comprendre leurs motivations. Déjà, le chaos qui régnait me rendait instable, fallait-il que je sois en plus rejeté sans raison apparente?

Que dois-je faire maintenant? Est-il mieux de faire cavalier seul ou devrais-je tenter de joindre un autre groupe? Je me laisse tomber sur les genoux, encore sous le choc. Je plonge la main dans mon sac pour saisir ma bouteille d'eau. Le sac est presque vide. Il ne reste que des vêtements tassés au fond. On avait pris le peu de nourriture que je transportais. Résigné, j'admets que, dans une situation de survie, ce soit la chose à faire et qu'il n'y a probablement rien de personnel dans tout ça.

Je me laisse rouler sur le sol. Le soleil a de nouveau disparu derrière cette purée grisâtre. Il m'apparaît maintenant clair que je dois continuer seul.

## ESCALIER

J'avais d'emblée exclu de redescendre par l'ascenseur. À la vitesse à laquelle tout s'écroulait dans cette ville, il n'était pas question que je finisse dans une boîte de métal coincée entre le troisième et le deuxième étage d'un édifice vacant. Je me suis faufilé dans la cage d'escalier qui, visiblement, n'avait pas été nettoyée depuis des lustres. Malgré la pénombre, je dévalais les marches en me réjouissant à l'idée de quitter cet immeuble pourri. Arrivé en bas, j'ai poussé une porte qui donnait sur un petit vestibule. La deuxième porte, celle qui donnait sur la rue, était fermée à clé. La lumière du jour s'infiltrait sur le seuil. Si près du but, je n'avais d'autre choix que de revenir sur mes pas et prendre l'ascenseur. Mes tripes se sont nouées quand j'ai réalisé que la première porte, celle que je venais de traverser, s'était refermée et qu'elle était verrouillée de l'intérieur. J'étais bêtement pris en souricière dans le vestibule d'un immeuble abandonné. Comble d'ironie, c'est en optant pour une sortie plus « sécuritaire » que je m'étais mis dans cette situation. Dans les heures qui ont suivi, j'ai mis toutes mes capacités physiques et intellectuelles à l'œuvre pour forcer l'une ou l'autre des deux portes, mais en vain. De cette ruine, de cette architecture en décrépitude, il restait de solides verrous qui avaient autrefois garanti la quiétude à ses occupants. Je maudissais cette obsession pour la sécurité, la leur et la mienne. Les jours passaient et j'avais de plus en plus faim et soif. Je m'étais épuisé à crier dans l'espoir qu'on m'entende. Je ne pouvais me résoudre à l'absurdité de cette situation et, à partir du cinquième jour, j'ai commencé à croire qu'on m'avait piégé.

## DÉPART

Je n'ai pas très bien dormi la veille du départ. Je pensais à tout ce que je ne devais pas oublier. Je passais les choses à emporter en revue dans ma tête. En fait, cette liste allait au-delà des choses. Elle comportait aussi des noms de rues et de personnes, et même quelques résolutions. Contrairement à une liste sur papier, la liste que j'avais en tête était instable; des éléments s'ajoutaient, d'autres disparaissaient pour refaire surface plus tard. Cet exercice m'épuisait parce que je ne posais aucune action concrète. Je demeurais allongé à maintenir cette liste sans pouvoir y biffer ou y encercler un seul mot. Pourtant, il fallait bien que je dorme, comme si la première étape de mon voyage était d'entrer dans un état d'inconscience, un état dans lequel ma vigilance serait à son plus bas.

Il y avait un monde fou à l'aéroport. Les nouvelles mesures de sécurité avaient remplacé les anciennes, qui ne dataient pourtant que de quelques mois. J'étais assis sur un tabouret, dans l'aire réservée à la restauration rapide, et j'observais les voyageurs. J'examinais les moindres détails, cherchant les indices qui me renseigneraient sur leurs destinations et les raisons de leurs déplacements. Ces deux hommes, là-bas, étaient certainement en voyage d'affaires. Cette famille regroupée autour de ses trop nombreuses valises devait probablement rendre visite à des proches, un retour sans doute fréquent vers le pays d'origine. Je me suis aussi demandé si cette petite fille qui refusait d'avancer, habillée en tous points comme sa mère, en était à son premier voyage en avion.

Après une bonne demi-heure d'observation, je n'avais encore décelé aucun terroriste.

---

Textes de Sébastien Cliche  
révisés par David Leblanc.  
Révisions supplémentaires : Aseman H. Sabet.  
© 2011

---

[www.aplacewhereyoufeelsafe.com](http://www.aplacewhereyoufeelsafe.com)